

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André-Marie de BAVIER

Les Puritains anglais au XVII^e siècle :
John Bunyan (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 25-35

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les Puritains anglais au XVII^e siècle **John Bunyan** (*Suite.*)

Né en 1628 à Elstow, près de Bedford, de parents pauvres. Son père était rétameur de casseroles et il lui succéda bientôt dans son métier. Après un court stage dans l'armée (royaliste) ⁽¹⁾, il se maria en 1648. Sa « conversion » ne devint définitive qu'en 1655. C'est alors qu'il se rattacha à la secte Baptiste dont il devint bientôt un des prédicateurs les plus renommés. Arrêté à la Restauration, malgré son loyalisme monarchique, il demeura presque sans interruption douze ans en prison. C'est en prison qu'il écrivit son célèbre ouvrage « Le voyage du pèlerin » (*The Pilgrim's progress*). Sa captivité à la prison de Bedford fut d'ailleurs relativement douce ; il put même visiter assez souvent

(1) selon Froude ; républicaine, selon Macaulay.

sa deuxième femme et ses enfants et on le laissa prêcher plusieurs fois dans les environs. Il mourut en 1688, après avoir subi encore diverses persécutions de la part du clergé anglican. Il nous a laissé de nombreux sermons et plusieurs écrits allégoriques.

John Bunyan est un ouvrier rétameur qui est devenu un grand écrivain, parce qu'il a été l'homme d'une seule idée, l'idée religieuse. La religion a vraiment absorbé toutes ses forces et il semble n'avoir vu de bonne heure dans la vie qu'une seule question, la question du salut. Né dans le catholicisme, Bunyan serait peut-être devenu un saint. Enfant de l'Angleterre puritaine, il a tiré le meilleur parti possible des lambeaux du christianisme qui se trouvent dans le calvinisme anglais.

Certes, Bunyan partage les préjugés de son temps à l'égard du catholicisme. Mais il semble avoir toujours ignoré, d'une ignorance invincible, ce qu'était réellement l'Eglise. Sa bonne foi lui a même permis de se rapprocher plus d'une fois, à son insu, du point de vue catholique. Il n'a pas, comme Milton, l'attitude orgueilleuse de l'hérétique qui s'érige en juge des vérités révélées. Bunyan accepte avec une soumission d'enfant le message chrétien tel que son Eglise le lui transmet. Il admet en théorie le *credo* calviniste de la Justice imputée et de la Prédestination. Il croit, comme beaucoup de puritains, qu'il n'y a qu'une voie pour aller à Dieu, c'est « la conviction du péché » (Conviction of sin), qui conduit l'âme à s'attacher à Jésus-Christ. « La vraie foi qui sauve, dit-il, est cette foi qui pousse l'âme connaissant son état de perdition à chercher un refuge dans la justice du Christ, justice qui n'est pas un acte de grâce destiné à faire accepter ton obéissance par Dieu, mais par laquelle le Christ offre sa propre obéissance à la loi, en vivant et en souffrant pour nous, en accomplissant ce que nous aurions dû faire. C'est cette justice que la Foi a acceptée, afin que l'âme en soit enveloppée comme dans un manteau. » (Voyage du pèlerin, I. p. 150).

Mais Bunyan n'admet les doctrines calvinistes auxquelles il est d'ailleurs infidèle en pratique, que parce qu'il les considère comme révélées d'En-Haut, au même titre que le dogme de l'Incarnation ou de la Rédemption. « Crois-tu que les paroles de la Bible sont absolument vraies, demande « Facile » à Chrétien, dans le « Voyage

du pèlerin »? — « Certainement, répond ce dernier, car Celui qui les a prononcées ne peut mentir ». (Voyage du pèlerin, p. 17).

Cette foi, et il s'agit ici de la foi croyance, que nous acceptons sur l'autorité de Dieu, il est de notre devoir de la conserver intacte. Malheur aux fauteurs d'hérésie ! Dans la « Guerre sainte » (Holy War), les douteurs qui se permettent de jeter la suspicion sur le dogme, sont des suppôts du démon et ils sont impitoyablement mis à mort. (Guerre sainte, ch. 17, p. 277 et suiv.)

Dans le « Voyage du pèlerin », les bergers qui habitaient les « Montagnes délectables » conduisirent Chrétien et son compagnon au sommet d'une colline nommée Erreur, qui était très escarpée d'un côté, et ils les convièrent à regarder en bas. Ils virent alors, au pied de la colline, plusieurs hommes complètement brisés par leur chute au bas de la colline.

— Que signifie ceci ? demanda Chrétien.

— N'avez-vous pas entendu parler, répondirent les bergers, de ceux qui tombèrent dans l'erreur, pour avoir écouté Hyménée et Philete, concernant la résurrection des corps ? (2 Tim. II-17-18).

— Oui, répondirent-ils.

— Ce sont eux que vous voyez au fond de ce précipice ; ils sont restés jusqu'à ce jour sans sépulture, afin qu'ils servent d'exemple à ceux qui voudraient monter trop haut ou s'approcher trop près du bord de cette colline. (Voyage du pèlerin, I. p. 123).

Nous devons accepter la Parole de Dieu sans la discuter, car nos idées n'ont de valeur que si elles sont conformes à la Parole de Dieu. Le « Voyage du pèlerin » abonde en passages significatifs à cet égard ⁽¹⁾

— Oui t'a dit que ton cœur et ta vie étaient d'accord ? demande Chrétien à « Ignorant ».

— Mon cœur me l'a dit.

(1) Le « Voyage du pèlerin » est un récit allégorique, dans lequel Bunyan nous raconte, dans la première partie, les péripéties du voyage de Chrétien de la Cité de Destruction à la Jérusalem céleste. Chrétien est suivi par sa femme Christiana et ses enfants. Leur pèlerinage constitue la deuxième partie du livre.

— Ton cœur te l'a dit ! Il n'y a que la Parole de Dieu qui puisse rendre un témoignage à cet égard ; tous les autres témoignages sont sans valeur. (I, p. 147).

.....Quelles sont les bonnes pensées qui se rapportent à nous-mêmes ? demande Ignorant.

— Celles qui sont conformes à la Parole de Dieu.

— Et quand sont-elles conformes à cette Parole ?

— Quand nous jugeons comme la Parole de Dieu nous juge. (p. 148).

— ... Quelles sont les bonnes pensées concernant Dieu ? demande Ignorant.

— Il faut qu'elles soient d'accord avec ce que Dieu dit de lui-même, de son Etre et de ses Attributs. » (p. 149).

La foi d'« Ignorant » ne vaut rien, parce qu'elle n'est pas conforme à l'Écriture. « Tu as une foi d'imagination, car une foi semblable n'est décrite nulle part dans la Parole de Dieu. » (I, p. 150).

« Pour servir Dieu, dit Bunyan, il faut une Foi divine qui ne peut exister sans une Révélation de la Volonté de Dieu. C'est pourquoi tout ce qui, dans le service de Dieu, n'est pas d'accord avec la Révélation, ne peut provenir que d'une foi très humaine qui ne sert à rien pour la vie éternelle. » (Voyage du pèlerin, I, p. 98).

Le christianisme n'est donc pas pour Bunyan une affaire de pur sentiment. Il comporte un élément dogmatique divinement révélé. Voici l'interrogatoire que Prudence fait subir aux enfants de Christiana, pour s'assurer s'ils ont été bien élevés par leur mère : Commencant par le plus jeune, Prudence lui dit :

« — Viens ici, Jacques ; peux-tu me dire qui t'a créé ?

— Dieu le Père, Dieu, le Fils, Dieu le Saint-Esprit, répond l'enfant.

— Bien, mon enfant. Et peux-tu me dire qui t'a sauvé ?

— Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit.

— Très bien. Mais comment Dieu le Père te sauve-t-il ?

— Par sa grâce.

— Comment Dieu le Fils, te sauve-t-il ?

— Par sa justice, sa mort, son sang et sa vie.

— Et comment Dieu le Saint-Esprit te sauve-t-il ?

— Par sa lumière, sa régénération, sa protection... »

Prudence d'interroger ensuite Joseph.

« Qu'est-ce que l'homme ?

— Une créature raisonnable créée par Dieu.

- Que signifie le mot sauvé ?
- Que l'homme, par le péché, s'est placé lui-même dans un état de captivité et de misère.
- Que veut dire être sauvé par la Trinité ?
- Que le péché est si grand et sa tyrannie si puissante, que personne ne peut nous arracher à son étreinte sauf Dieu, et que Dieu est si bon et nous aime tant qu'il nous sort de ce misérable état.
- Quel est le but de Dieu en sauvant les pauvres hommes ?
- La glorification de son Nom, de sa Grâce, de sa Justice, et le Bonheur éternel de sa créature.
- Quels sont ceux qui doivent être sauvés ?
- Ceux qui acceptent son salut....»
- Samuel est examiné en troisième lieu.
- Qu'est-ce que le Ciel ?
- Un lieu et un état bienheureux, parce que l'on s'y trouve avec Dieu.
- Qu'est-ce que l'Enfer ?
- Un lieu et un état très malheureux, parce que c'est la demeure du péché, du Diable et de la mort.
- Pourquoi désires-tu aller au Ciel ?
- Pour voir Dieu et le servir sans lassitude ; pour voir le Christ et l'aimer éternellement ; pour avoir en moi la plénitude de l'Esprit dont je ne puis jouir ici-bas... »
- Puis vient le tour de Mathieu.
- « — Je te demande ce que tu penses de la Bible ?
- C'est la sainte Parole de Dieu.
- Peux-tu comprendre tout ce qu'elle renferme ?
- Non, bien des passages sont incompréhensibles pour moi.
- Que fais-tu quand tu arrives à un de ces passages ?
- Je pense que Dieu est plus sage que moi. Je lui demande aussi de me faire connaître tout ce qui est pour mon bien.
- Que penses-tu de la Résurrection des morts ?
- Je pense que les morts ressusciteront, ceux mêmes qui ont été ensevelis. Qu'ils conserveront leur nature, mais délivrée de la corruption. Je crois cela pour deux raisons : 1° parce que Dieu l'a promis ; 2° parce qu'il a la puissance de le faire. » (Voyage du pèlerin, II, p. 230-2).
- Cet interrogatoire nous révèle l'esprit de foi de Bunyan et ses aspirations surnaturelles. Les deux tiers des

questions posées aux enfants se rapportent au salut et à la vie éternelle. Bunyan aurait méprisé l'idéal presque uniquement temporel de la plupart des protestants libéraux, dont l'horizon religieux semble de plus en plus limité à la vie terrestre. Pour Bunyan, ce monde n'est que vanité. Une seule chose importe, faire son salut. Et il faut reconnaître que par cette préoccupation du salut comme par sa soumission à la Révélation, Bunyan se rapproche beaucoup du catholicisme malgré ses erreurs dogmatiques. Il lui arrive même parfois de manifester certaines tendances qui ne cadrent guère avec le protestantisme. Ainsi, au Palais Magnifique, on montre à Chrétien, pour l'encourager à persévérer, de véritables reliques des saints de l'Ancien Testament, comme « la verge de Moïse, le manteau et le clou avec lesquels Jael tua Sisera, les cruches et les trompettes de Gédéon, la mâchoire d'âne de Samson, la fronde de David. » (V. du P., I p. 58).

Ailleurs, Bunyan parle d'une espèce d'Extrême-Onction : « Dans le pays de Beulah, qui borde la Jérusalem céleste, les pèlerins ont le corps oint de myrrhe, d'encens et d'aloès, pour se préparer à franchir le fleuve de la Mort ». (V. du P., II, p. 312).

En regard de la Vie éternelle, les choses de ce monde ne sont, pour Bunyan, que fumier. « Lorsque Christiana et ses compagnons eurent bien compris ce qu'ils avaient vu, l'interprète les prit de nouveau à part et les conduisit dans une chambre où se trouvait un homme qui ne pouvait regarder autre chose que le sol et qui tenait un râteau à fumier dans ses mains. Au-dessus de lui, un personnage tenait une couronne céleste et lui offrait d'échanger son râteau contre cette couronne. Mais l'homme ne levait pas les yeux et continuait à ramasser avec son râteau, les brins de paille, les petits morceaux de bois et la poussière du plancher. Alors, Christiana dit : « Je crois deviner ce que cela signifie. Cet individu représente un homme du monde, n'est-ce pas ?

— Tu as dit vrai, et son râteau à fumier montre son esprit charnel. Le fait que tu le vois occupé à racler les petits morceaux de bois et la poussière du sol, plutôt que d'écouter celui qui lui offre la couronne céleste, signifie que le Ciel est pour plusieurs une fable et que les choses terrestres sont les seules qui leur paraissent réelles. Le fait que cet homme ne peut pas regarder autre chose que

le sol, signifie que les choses terrestres, quand elles exercent toute leur puissance sur l'esprit de l'homme, détournent entièrement son cœur de Dieu. » (V. du P., II, p. 204-5).

Cette préoccupation des fins dernières se retrouve dans les conseils que Bunyan donne aux pèlerins. « Celui qui oublie son ami est ingrat envers lui, mais celui qui oublie son Sauveur est sans miséricorde envers lui-même. — Celui qui vit dans le péché, croyant qu'il trouvera le bonheur, ressemble à celui qui sème de l'ivraie et s' imagine qu'il pourra remplir sa grange de blé ou d'orge. — Si un homme veut vivre en juste, qu'il pense constamment à son dernier jour. — Si le monde que Dieu estime si léger a une telle valeur aux yeux des hommes, qu'est donc le Ciel où Dieu règne ? » (V. du P., II, p. 208-9).

Bunyan était hanté par la terreur du Jugement dernier depuis sa plus tendre enfance. « J'ai eu un songe cette nuit, dit un de ses personnages dans le « Voyage du Pèlerin », et j'ai vu un ciel très obscur sillonné d'éclairs ; le tonnerre grondait si fort que je fus épouvanté. Les nuages fuyaient avec une vitesse extraordinaire... Je vis un Homme assis sur une nuée et environné des armées des cieux. Tout était en feu ; les cieux mêmes, étaient embrasés. J'entendis une voix qui criait : « Morts, levez-vous et venez pour être jugés. » Les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent et les morts en sortirent. Quelques-uns d'entre eux étaient remplis de joie et levaient la tête, d'autres tâchaient de se cacher sous les montagnes. Alors je vis Celui qui était assis sur les nuées ouvrir un livre et commander à tous de comparaître devant Lui. Toutefois, une flamme intense qui jaillissait devant Lui maintenait une distance entre Lui et eux, comme entre le juge et les personnes qui sont à la barre. J'entendis aussi crier... « Assemblez l'ivraie, la paille et le chaume et jetez-les dans l'étang ardent ». A ces mots, l'abîme s'ouvrit tout près de l'endroit où je me trouvais et il en sortit beaucoup de fumée et des charbons ardents avec un bruit épouvantable. Il fut encore commandé... « Amassez le froment dans le grenier » Aussitôt, plusieurs furent enlevés et emportés dans les nuées, mais je fus laissé en arrière. Je cherchai à me cacher, toutefois je ne le pus, car l'Homme qui était assis sur les nuées tenait son regard fixé sur moi ; mes péchés me revinrent à la mémoire et ma conscience se mit à m'accuser sans relâche. A ce moment je me suis réveillé. » (V. du P., I, p. 39-40).

Bunyan croit en principe, comme tous les puritains, au salut par la Foi seule sans les œuvres. Mais en fait, il est trop imbu de l'Evangile pour séparer la Foi de la Charité. Il proclame, dans le « Voyage du Pèlerin », presque inconsciemment, mais d'une manière pourtant très nette, la doctrine catholique du salut par la Foi unie aux œuvres. La vie éternelle ne nous est, certes, octroyée que grâce au sacrifice rédempteur de Jésus-Christ. Mais Bunyan estime qu'il ne faut pas moins la mériter. C'est une récompense promise aux vaillants qui ont combattu le grand combat et cette récompense sera d'autant plus grande que nous aurons combattu davantage. Le Guide de Christiana, Grand-Cœur a été blessé dans son duel avec un mauvais géant. Il est heureux d'avoir reçu cette blessure, car, dit-il, « elle est une preuve de l'amour que je porte à mon Maître et à vous et servira par grâce à m'obtenir à la fin une plus grande récompense ». (V. du P., II, 252). « Le chrétien, dit Bunyan, déteste et méprise les choses présentes par amour pour son Maître, assuré qu'il est d'avoir la gloire du siècle à venir pour récompense ». (V. du P., I, p. 33).

Aux Pèlerins qui demandent aux anges ce qu'ils feront au Ciel, il est répondu : « Vous recevrez la récompense de votre travail et vous serez consolés de toutes vos souffrances. Vous moissonnez ce que vous avez semé ; vous récolterez le fruit de vos prières, de vos larmes et des souffrances que vous avez endurées pour le Roi pendant le voyage. » (V. du P., I, p. 162).

Un autre Pèlerin s'écrie avant de mourir : « J'emporte avec moi mes marques et mes cicatrices qui prouvent que j'ai combattu pour Celui qui va maintenant me récompenser. » (V du P., II, p. 317). L'idée de la récompense pénètre à tel point le livre de Bunyan que si l'on peut faire un reproche aux héros du Voyage du Pèlerin, c'est de manquer parfois d'humilité et d'avoir, au moment de la mort, trop de confiance dans la valeur de leurs bonnes actions. Tant il est vrai qu'il est difficile de ne pas tomber d'un extrême dans l'autre, dès que l'on est en dehors de la Vérité catholique. Car Bunyan ne nie pas seulement, comme tout catholique, la valeur méritoire de nos actions lorsqu'elles sont faites sans la grâce sanctifiante. Il admet de plus la Prédestination calviniste. Heureusement qu'il ne dogmatise que rarement, car rien ne rapetisse autant la religion que la théologie protestante. La force de Bunyan

vient justement de son ignorance. Si Bunyan avait été un intellectuel, comme tant d'autres prédicants de son temps, ses œuvres seraient maintenant illisibles. Heureusement pour lui, il ne lut guère que la Bible.

La Bible a permis à la piété populaire anglaise de conserver souvent une allure chrétienne, en dépit des erreurs des théologiens hérétiques. Bunyan est si intimement nourri de l'Écriture Sainte que son style en a conservé une allure biblique. Ses pages sont sillonnées de citations empruntées aux saints livres. C'est à la Bible qu'il doit sa haine du péché, son mépris du monde, sa soif de Vie éternelle, et son amour pour Jésus-Christ. C'est la Bible qui lui a appris à considérer la vie comme un combat contre le monde, la chair et le démon.

Dans le « Voyage du Pèlerin », il nous dépeint les luttes et les tentations du Chrétien en marche vers l'Éternité bienheureuse. La « Guerre sainte » nous raconte la guerre entre l'Âme et le Démon. Le démon s'empare de l'âme, mais il en est chassé par la force d'Emmanuel, le Fils de Dieu. « La Vie et la Mort de Monsieur Badman » (*The Life and Death of Mr. Badman*) nous peint la vie d'un réprouvé, d'un déserteur de l'armée du Christ qui, pour ne pas obéir à Dieu, s'est fait l'esclave du démon.

C'est à la méditation de la Bible que Bunyan doit également son goût de la vie intérieure et son esprit de prières. Certes, sa psychologie n'est pas très nuancée, et il excelle plutôt à nous peindre la dépravation et l'endurcissement des âmes que leurs progrès dans la sanctification. Mais le protestantisme est tellement pauvre en ouvrages ascétiques que Bunyan a toujours été considéré par les Anglais comme un des maîtres de la vie spirituelle.

Il excelle surtout, avons-nous dit, à nous dépeindre le péché. Le puritanisme avec son pessimisme absolu le prédisposait à cela. Dans le « Voyage du Pèlerin », il nous trace d'une main sûre les portraits d'une série de pécheurs endurcis, Formaliste, Hypocrite, Beau-Parleur, Bavard, Athée, etc. Dans la « Guerre Sainte », il nous montre avec une rare perspicacité par quels moyens le démon s'empare de l'âme, et la pesanteur du joug qu'il fait peser sur elle. Dans la « Vie et la Mort de M. Badman », il analyse très finement les étapes que parcourt une âme infidèle à la grâce dans le chemin qui aboutit à la damnation. M.

Badman s'endurcit peu à peu. Il finit par étouffer si bien la Voix de la conscience qu'il n'éprouve plus aucun remords de ses péchés. Et il meurt dans cette paix apparente des pécheurs qui est, selon Bunyan, une des marques les plus effrayantes de la réprobation : « Comme sa vie fut pleine de péchés, ainsi sa mort fut sans repentir. Il n'eut pas, dans tout le cours de sa maladie, la moindre conscience, le moindre sentiment de ses péchés. Il demeurait aussi paisible que s'il n'eut j'aimais péché dans tout le cours de sa vie... Il mourut comme un agneau, ... comme un enfant baptisé, tranquillement et sans crainte ». (Froude, Bunyan, ch. 7, p. 111) Et Bunyan d'ajouter : « Lorsque Dieu veut montrer toute l'étendue de sa colère contre les pécheurs, Il les laisse tranquilles ; je veux dire qu'il ne les trouble pas, qu'il les abandonne à eux-mêmes sans contre-poids, qu'il permet ainsi au démon de jouir en paix de sa capture et de l'emporter paisiblement de ce monde dans l'autre, dans l'impénitence finale. C'est le plus terrible des jugements de Dieu. Je ne dis pas que tous les méchants qui sont troublés au moment de la mort par le sentiment de leurs péchés et la peur de l'enfer vont par cela même au ciel ; car certains voient leur état et demeurent cependant dans le désespoir. Mais je dis qu'il n'y a pas de signe plus certain de la damnation d'un homme qu'une mort tranquille après une vie de péchés... L'opinion de la foule sur ce genre de mort est donc frivole et illusoire. » (Froude, Bunyan, ch. 7, p. 111-12).

Nous sommes très loin du protestantisme moderne. Le protestantisme moderne a relégué l'enfer parmi les fables de la mythologie religieuse. Bunyan y voit au contraire une des grandes réalités de la création. Il en éprouve même une crainte exagérée qui s'accorde mal avec la confiance filiale que le chrétien doit avoir en Dieu. La pensée de l'enfer l'absorba même à tel point, qu'il finit par en être obsédé. Dans le Voyage du Pèlerin Bunyan, après nous avoir raconté l'entrée triomphale de Chrétien dans la Jérusalem céleste, finit son livre par le récit de la damnation d'un pauvre homme, « Ignorant », dont le principal tort semble être de ne pas connaître la doctrine puritaine du salut.

Ignorant frappe à la porte de la Cité. Mais comme il n'a pas de passeport, le Roi « commande aux deux messagers qui avaient conduit Chrétien et Plein d'Espoir à

la Cité céleste, de le prendre, de lui lier les pieds et les mains et de l'emmener. Je les vis obéir à cet ordre. Ils le portèrent à travers les airs, vers cette porte que j'avais remarquée sur le flanc de la colline, et ils le jetèrent là. Je vis alors qu'il y a un chemin qui conduit en enfer de la porte même du ciel aussi bien que celui qui y conduit de la Cité de destruction ». (Voyage du Pèlerin, I, p. 165).

Il faut lire le récit que Bunyan nous a laissé de sa « conversion » (Grace abounding to the chief of Sinners « La grâce prodiguée au plus grand des pécheurs »), pour comprendre à quel point il a été dominé par la terreur du Jugement.

Bunyan semble n'avoir vu, durant toute son enfance, que le côté effrayant de la religion. Alors qu'il n'avait encore que neuf ou dix ans, la crainte « des démons et des méchants esprits » empoisonnait son sommeil. La pensée de l'enfer le remplissait d'effroi et l'empêchait de s'amuser avec ses camarades. « Ces terribles rêves, dit-il, me quittèrent ensuite et je les oubliai, car mes plaisirs en effacèrent le souvenir de ma mémoire et ils furent comme s'ils n'avaient jamais été. » (Grace abounding, § 8, p. 13). Une période de réaction anti-religieuse s'ensuivit : « Je laissai aller les rênes de ma concupiscence et je fis mes délices des transgressions de la loi du Seigneur. » (même ouvrage, § 8, p. 13). Le christianisme lui fit l'effet d'un étai qui entravait la libre expansion de sa personnalité et il chassa loin de lui les préoccupations religieuses (§ 9-10). Cet état ne dura pas longtemps, et après son mariage il ne tarda pas à devenir un fervent anglican (§ 16). Bunyan, cependant, ne fit que passer par l'anglicanisme qu'il n'étudia jamais sérieusement. Son ignorance religieuse et l'absence de toute direction spirituelle vont le jeter dans les plus grandes aberrations.

(A suivre)

Chne André-Marie de BAVIER.